

taphe : « Le colonel Carbuccia, à son collègue de la troisième légion romaine. »

Grâce aux succès de nos armes, l'année 1849, si féconde en événements dans la vieille Europe, finit en Algérie, au sein d'une tranquillité parfaite. Chez nous, à Orléansville, l'état sanitaire était devenu parfait, et le colonel de Martimprey profita de cette sorte d'accalmie pour prendre, au commencement de 1850, un congé, afin d'aller embrasser en France un fils qui venait de lui naître et que, hélas ! nous conduisions au tombeau l'an dernier, après une carrière militaire et parlementaire aussi brillante que courte. L'intérim du commandement de la subdivision fut confié au colonel du 12^e de ligne, le colonel Dolomieu-Beauchamp, un excellent homme qui cachait un cœur tendre sous un aspect rébarbatif et terrible. Il me conserva auprès de lui, et j'employai mon temps à tenir le colonel de Martimprey si bien au courant des moindres incidents que, lorsqu'il revint, il put croire qu'il n'avait pas un seul instant quitté son poste.

XIII

MON ESCADRON.

Le colonel Lauër. — Un mot de Wellington. — Une inspection générale. — Chef de bureau arabe. — Le capitaine Sauvage. — Les comptes des spahis. — Lettres anonymes. — Prévarication. — Mes officiers. — Mes sous-officiers. — Mes soldats. — Un bon nègre. — L'escadron a passé !

Mes fonctions spéciales auprès du colonel de Martimprey prirent fin au milieu de l'été de 1850, au moment où je fus appelé à prendre le commandement du 1^{er} escadron du régiment, à Blidah, où je revins vivre, et dont les délices, succédant à la température infernale d'Orléansville, me semblèrent encore plus exquises. Ce poste, objet de mon ambition, revenait par droit d'ancienneté au capitaine Bréauté, du 3^e escadron. La chance voulut que cet officier eût obtenu à Médéah une concession importante, où il s'adonnait avec succès à la culture de la vigne, qui apparaissait déjà vaguement comme une des sources de la future prospérité de notre colonie. Il s'était donc transformé en *gentleman farmer*, ce qui lui avait attiré une boutade spirituelle du capitaine Piat, lui envoyant un jour un ordre de service, avec cette inscription humoristique : « A Monsieur Bréauté, jardinier à Médéah, faisant fonction d'officier de spahis. » Il fit valoir l'intérêt de la colonisation, pour être maintenu à Médéah, et sacrifia la pre-

mière classe de son grade aux gains importants qu'il retirait déjà de son exploitation. C'est ainsi qu'un peu prématurément, et à mon grand profit, je devins commandant d'un escadron. Je quittais avec beaucoup de regrets l'excellent colonel de Martimprey, qui m'avait si bien accueilli et si bien fait travailler. Mais, en restant près de lui plus longtemps, j'aurais compromis ma carrière; d'ailleurs, j'étais avant tout un officier de troupe, et les fonctions de l'état-major faisaient en quelque sorte violence à ma vocation.

Le général Daumas avait eu pour successeur, au 1^{er} régiment de spahis, le colonel Lauër, le fils du général Lauër, grand prévôt de la Grande Armée et comte du premier Empire. Il venait du 2^e de chasseurs d'Afrique. C'était encore un fort bel officier, mais qui eût été bien mieux placé à la tête d'un régiment régulier, où tout se passe réglementairement, qu'à la tête d'un corps de spahis où le recrutement, le service, les rapports avec l'autorité locale, le caractère spécial des troupes, constituent des questions délicates et importantes qui d'ailleurs n'ont pas encore reçu, à l'heure qu'il est, une solution satisfaisante. Son prédécesseur ne s'occupait pas beaucoup de son régiment, qu'il considérait comme un couloir devant le mener aux plus hautes destinées, et comme un cadre trop restreint pour ses facultés supérieures; mais sa connaissance parfaite des affaires arabes et son génie pratique lui faisaient toujours trouver le moyen de résoudre les difficultés, tandis que le colonel Lauër se trouvait dépaysé au milieu de choses nouvelles. D'ailleurs, il montait fort peu à cheval et n'était pas porté à rechercher le commandement de la cavalerie, dans une colonne expéditionnaire. Il avait un certain fonds de bienveillance, alliée à un peu de susceptibilité et à une suffisance qui, sans aller jusqu'à la morgue, le portait à se défier de l'influence de son entourage. Aussi, avant mon arrivée, mes chefs lui

ayant fait de moi un éloge peut-être exagéré, il me reçut avec une froideur extrême, froideur qui s'atténua dans la suite, sans disparaître complètement, en dépit de mon empressement et de mon souci de lui plaire, non seulement dans ses droits de chef, mais dans sa manie de collectionneur de vieilles armes qu'il recherchait, faisait réparer, et disposait en panoplies.

Le changement du colonel n'était pas le seul qui se fût accompli dans les hauts grades du régiment, depuis mon départ. Le lieutenant-colonel Bâville, le grand Bâville, un des officiers de l'armée les plus populaires et les plus aimés, nous avait quittés, pour aller prendre le commandement du 3^e de dragons, qu'il ne garda malheureusement pas longtemps; car il mourut bientôt d'une maladie de foie et succomba dans la force de l'âge, dans la plénitude de ses facultés, au moment où il était si heureux de se trouver à la tête d'un beau régiment, qu'il avait déjà transformé, en lui inculquant son ardeur et sa manière large de comprendre le service. Il avait eu pour successeur le lieutenant-colonel Delmas de Lapérouse, qui semblait destiné à une carrière illimitée, lorsqu'une cruelle maladie le terrassa, jeune encore, dans le grade de général de brigade de la Garde, à Paris. C'était un vieil Africain, venu en Algérie en 1833, à sa sortie de l'École, et n'en ayant pas bougé depuis, bien que ses aptitudes le portassent davantage vers les corps réguliers.

Le bon major de Goussencourt avait eu pour successeur, au régiment, le major de Juniac, qui sortait du 4^e de chasseurs de France, où il avait été capitaine instructeur. Enfin nous avions encore un nouveau chef d'escadrons: le commandant Fénis de Lacombe, lui aussi ancien capitaine instructeur au 4^e de chasseurs d'Afrique, à Mostaganem, où, sans sortir du dépôt de son régiment, sans avoir fait un seul jour d'expédition, il avait pu émailler ses états de service de nombreuses campagnes.

Dans les régiments, on donne volontiers des surnoms. On l'avait nommé « le maître d'armes », à cause de son goût pour l'escrime, qu'il pratiquait en professeur. Il avait installé chez lui une salle d'armes, et, pour être de ses amis, il ne fallait pas en bouger. Avec ses moustaches grises tombantes, et sa tête dans les épaules, il affectait les allures d'un vieux militaire, insupportable, pontifiant, régentant tout le monde, se mêlant de toute chose, et s'attirant toutes sortes de déboires. Le général Pélissier, entre autres, qui commandait à Mostaganem, lui avait un jour lavé la tête en public, parce qu'il s'était permis de gloser sur des visites que le général faisait de loin en loin à la femme d'un officier. En sa qualité d'ancien capitaine instructeur, il joignait à ses prétentions en escrime d'autres prétentions très grandes et très peu justifiées en équitation. D'abord, il avait la spécialité de rendre rétifs tous les chevaux qu'il s'imaginait dresser. Quand il était en selle, il affectait plutôt la pose d'un écuyer de manège, qui recherche les allures raccourcies et cadencées, que celles d'un officier de cavalerie, à qui on demande de l'élan et de la fougue.

Me permettra-t-on, à ce propos, de protester contre un préjugé trop répandu? On admet volontiers que la principale qualité d'un officier de cavalerie consiste à savoir monter parfaitement à cheval, et on est porté à sacrifier à cette qualité toutes les autres. Sans doute, il faut qu'un officier de cavalerie monte bien à cheval, car, autrement, comment pourrait-il instruire ses hommes, les entraîner, leur servir, en toute occasion, de guide et d'exemple? Mais l'équitation est un moyen; ce n'est pas le but. Lorsque la cavalerie française était la première du monde, parce que, comme dit Marmont, « elle chargeait toujours à fond », l'instruction équestre du cavalier se réduisait à fort peu de chose. Les recrues apprenaient à monter à cheval sur les routes, en allant

rejoindre leur régiment aux armées. Les leçons étaient des étapes, et cependant le cavalier français méritait ce singulier compliment, que l'on prête au duc de Wellington : « Quand je vois ce misérable à côté de sa rosse, j'ai pour lui le plus souverain mépris. Quand je vois ce misérable monté sur sa rosse, je suis inquiet et regarde avec la plus grande attention ce qu'il va faire. Mais quand je vois ce misérable charger sur sa rosse, j'ai pour lui la plus grande admiration. »

Le général de Brack, qui a laissé un nom fameux dans la cavalerie, n'était pas lui-même, si j'en crois les récits de ses contemporains, un cavalier remarquable. Dans un livre resté classique, malgré tous les changements apportés depuis sa publication dans la tactique de l'arme, il décrit de main de maître les qualités que l'on doit surtout rechercher dans un chef de cavalerie.

Outre, bien entendu, le talent de conserver, le plus longtemps possible et dans le meilleur état possible, hommes et chevaux, en maintenant ses effectifs au chiffre le plus élevé, ces qualités principales sont : le sang-froid dans le danger, le coup d'œil assuré et la rapidité de décision, qui permettent de discerner le moment fugitif où l'action de la cavalerie peut fournir son maximum. Alors, il faut avoir assez d'énergie pour la prodiguer sans compter, après avoir su la ménager jalousement, malgré les sollicitations les plus pressantes, tant que les circonstances ne rendent pas son intervention utile. On a une tendance, dans toutes les crises imprévues du combat, à réclamer l'action instantanée de la cavalerie. On lui demande de se sacrifier, et ses chefs ne doivent consentir à ce sacrifice que lorsqu'il est indispensable; ils doivent se souvenir que son action, qui est la charge à outrance, n'a de chance de succès que lorsqu'elle a été vigoureusement et habilement préparée.

J'arrivai à Blidah, juste à temps pour me disposer à

l'inspection générale. A cette époque où les corps de troupes n'étaient pas endivisionnés, et ne se trouvaient pas sous l'autorité permanente des mêmes généraux, l'inspection générale était la grande solennité annuelle, d'où pouvait dépendre la carrière d'un officier. Le général inspecteur n'avait pas le temps d'étudier à fond le personnel, et le plus souvent, il le jugeait sur une première impression, bonne ou mauvaise. Notre inspecteur général, cette année, était le baron l'Étang, dont j'avais déjà subi l'examen, en 1846. Je le connaissais assez pour savoir que, moins que tout autre, il se défendait contre la première impression. Je savais, en outre, qu'il s'appliquait à sortir des sentiers battus, à surprendre son monde, et qu'on ne pouvait pas prévoir le détail sur lequel porterait principalement son attention. Enfin, l'inspection devait commencer par mon escadron, qui était seul à Blidah. Je ne devais donc pas être apprécié comparativement, mais absolument et du premier coup d'œil. Depuis que j'étais entré en fonction, je m'étais occupé de mon escadron, j'ose le dire, nuit et jour. Mais je n'étais pas tranquille et j'arrivai, avec un véritable tremblement intérieur, devant le général l'Étang, dont l'abord était d'ailleurs des plus intimidants.

J'eus le bonheur inespéré de conquérir du premier coup son attention et sa bienveillance. Il passa rapidement en revue l'escadron, et parut satisfait du maintien des hommes et de l'état des chevaux. Puis, me faisant placer en face de lui, il me commanda de lui nommer de mémoire tous les sous-officiers, au fur et à mesure qu'ils défilaient entre nous. Ce n'était pas difficile et je m'en tirai fort bien : « Pourriez-vous faire la même chose pour les brigadiers ? me dit-il. — Parfaitement, mon général, je les connais tous comme les sous-officiers. » Et la seconde épreuve réussit aussi bien que la première. Je prenais goût à la chose et je lui dis : « Si

vous voulez, mon général, je peux également vous appeler tous les cavaliers ? — Comment ! me dit-il, vous savez de mémoire les noms de tous vos cavaliers indigènes ? — Sans doute, répondis-je. — Ah ! je serais curieux de voir ça. » Et l'escadron de redéfiler entre nous ; moi, nommant au passage tous ces braves gens qui portaient des noms infiniment plus compliqués que ceux de Durand, Dupont ou Lambert ; lui, les arrêtant de temps en temps, pour voir sur leur livret si je ne me trompais pas. Quand ce fut fini, le général demanda au colonel depuis combien de temps je commandais l'escadron. Et quand le colonel lui répondit : « Pas tout à fait six semaines », il me félicita, trouva, à partir de ce moment, tout parfait, et poussa la gentillesse jusqu'à me dire, après l'inspection, qu'il regrettait que mon peu d'ancienneté ne lui permit pas de me proposer pour le grade supérieur, mais qu'il me noterait de façon à me le faire obtenir dans le plus bref délai possible. Ce petit succès était d'autant plus important pour moi que j'allais être l'objet d'une mesure spéciale. Je ne l'avais pas sollicitée, mais elle devait me mettre dans une position fautive vis-à-vis de mon colonel, en me soustrayant à son autorité, tout en me maintenant nominativement sous ses ordres.

Un jour, le commandant Ducrot, qui dirigeait les affaires arabes de la province d'Alger, vint chez moi, pour me proposer les fonctions de chef du bureau arabe de la subdivision de Blidah. Je le remerciai avec effusion d'une marque d'estime et de confiance qui me touchait et me flattait, mais je déclinai sa proposition. « J'ai quitté récemment, lui dis-je, l'emploi que j'occupais près du colonel de Martimprey, pour ne pas renoncer au commandement d'un escadron. Je ne peux pas accepter une mission qui m'éloignerait du service des troupes, objet de mes préférences et dont doit dépendre ma carrière. — Il ne s'agit pas de cela, me ré-

pondit le commandant Ducrot. Il n'est pas question de vous faire quitter votre commandement. Vous cumulez les deux emplois. C'est une idée du général Blangini. Tout votre escadron passera, avec vous, au service du bureau arabe, et nous verrons s'il ne serait pas à la fois judicieux et économique d'employer les spahis à l'administration et à la surveillance du territoire arabe. Vous serez donc, à la fois, commandant d'escadron et chef du bureau arabe. Essayez, je suis sûr que ça réussira. »

Dans de pareilles conditions, je n'avais plus qu'à m'incliner. C'est ce que je fis, tout en prévoyant que j'allais m'attirer des ennuis de la part de l'état-major du régiment. Les ennuis survinrent bientôt ; mais le général Blangini, qui avait imaginé cette nouvelle combinaison, m'appuya de telle façon que j'en triomphai facilement. Je remplaçai, au bureau arabe, un jeune capitaine d'artillerie sortant de l'École polytechnique : Peltingeas, employé dans ce service depuis plusieurs années, et ayant déjà servi d'adjoint à Bourbaki. Peltingeas appartenait à une école qui devait disparaître devant les progrès de la colonisation. Il ne croyait pas à cette colonisation. Trompé par les commencements difficiles de la colonie et par la tenue déplorable des premiers émigrants, qui n'étaient pas des modèles de probité et de vertu, il estimait qu'il était injuste de dépouiller le peuple arabe de biens dont il jouissait depuis un temps immémorial, pour en doter des déclassés faméliques, incapables de les faire fructifier. Et dans tous les litiges, il concluait invariablement en faveur des Arabes. Sans doute, nombre de colons avaient pour tout revenu les indemnités qu'ils extorquaient aux Arabes dont les troupeaux passaient sur leurs champs, laissés en friche, et qu'ils s'étaient bien gardés de border, car ils ne voulaient pas perdre les bénéfices du délit qu'ils provoquaient ainsi. Mais il

fallait envisager la question par un autre côté, et aller jusqu'au bout dans la voie où l'on venait de s'engager en créant des colonies agricoles. Dans certaines parties du territoire, l'élément européen était devenu assez nombreux pour justifier l'introduction de l'administration civile. Le rôle des bureaux arabes n'était pas de faire, par de petits moyens, une opposition sournoise aux mesures adoptées par le gouvernement. Leur rôle était de préparer, au contraire, sans secousse et sans crise, le passage du régime militaire au régime civil. La magnifique plaine de la Mitidja, qui relevait du bureau arabe de Blidah, était manifestement destinée à voir bientôt cette transformation. L'Européen y fourmillait. L'indigène s'y raréfiait ou s'y modifiait. Les Hadjoutes, les Beni-Khétil, qui l'avaient mise tant de fois à feu et à sang, étaient devenus, au moins en apparence, doux comme des moutons.

C'est dans ces conditions-là que je pris le service, en modifiant un peu le système de Peltingeas, c'est-à-dire en essayant de tenir la balance égale entre l'Arabe et le colon, protégeant les droits du premier contre l'avidité âpre et aveugle du second, mais tendant aussi l'oreille aux revendications de l'autorité civile. Tout terminer à l'amiable, amener les gens qui venaient chez moi en grognant comme des dogues prêts à s'élaner l'un sur l'autre, les amener à s'en aller bras dessus, bras dessous : tel était mon système à moi ; car il fallait bien que j'eusse aussi un système, puisque tout le monde en avait un. Il y avait, à l'extrémité ouest de la Mitidja, une colonie agricole très prospère : Marengo, dirigée par cet homme de bien, de science et de dévouement, par ce croisé mâtiné de bénédictin qui s'appelait le capitaine Malglaiive. Naturellement, les habitants de Marengo avaient continuellement maille à partir avec les tribus limitrophes. Je m'arrangeai avec Malglaiive, et, à nous deux, nous arri-

vions presque à être la monnaie de Salomon. Il n'y a jamais eu un seul différend dont nous ne soyons sortis à la satisfaction réciproque des deux parties. Aussi, au bout de quelque temps, le général Blangini me donnait, en note d'inspection, cette mention un peu singulière : « Très conciliant en territoire civil. » C'était flatteur pour un militaire ; mais rien n'est plus facile au fond, quand on représente la guerre, que de faire régner la paix ; rien n'est plus facile que de raccommo-der les gens, quand on a un sabre au côté.

Ce capitaine Malglaive était réellement un homme fort remarquable. Près de chez lui, il y avait un lac considérable formé par la réunion de deux rivières : l'Oued-Djer et la Chiffa, dont les eaux, arrêtées par les collines du Sahel de Koléah, avaient un déversoir insuffisant par la petite rivière de Massafran. Ce lac Alloula montait pendant les pluies d'hiver et descendait pendant les chaleurs d'été, qui transformaient alors ses bords en marais pestilentiels, quartier général des fièvres paludéennes. On réclamait depuis fort longtemps son desséchement, et l'autorité reculait devant les dépenses indiquées par les devis des ingénieurs. Malglaive en vint à bout avec ses seules ressources et fit, à lui tout seul, ce que le gouvernement n'osait pas entreprendre. Il donna à la contrée, non seulement de vastes et fertiles terrains, mais ce qui vaut mieux encore : la santé.

Et maintenant, je veux prier mon lecteur de succéder au général l'Étang, dans l'inspection générale de mon escadron. Je vais donc me placer en face de lui, pour faire défiler entre nous deux la famille militaire dont j'étais si fier, tous ces braves gens dont j'essayais consciencieusement d'être le père, et qui me procuraient des jouissances infinies, lorsque j'entendais, derrière moi, résonner le pas cadencé de leurs chevaux.

Voici d'abord mon capitaine en second. Je l'avais

reçu peu de jours après mon entrée en fonction, et il avait près de cinq ans de grade de plus que moi. C'était là une situation bizarre, pleine d'inconvénients pour nous deux ; car, entre deux officiers du même grade dont le plus ancien est placé sous les ordres directs du plus jeune, les froissements sont inévitables. J'avais connu le capitaine Sauvage, sous-lieutenant au 2^e de chasseurs d'Afrique, à Mostaganem, avant même de m'engager aux spahis. Mon père l'avait fait décorer pour l'affaire de Mazagran, et le 11 novembre 1840, sous les murs d'Oran, Sauvage avait reçu une blessure dont il portait au front la profonde et glorieuse balafre. Il avait passé en France, dans un régiment de dragons, était devenu rapidement capitaine, et, à la révolution de Février, il exerçait les fonctions d'adjutant-major, réservées aux officiers de choix. Mais ambitieux, peu scrupuleux sur les moyens de parvenir, il s'était imaginé que la politique allait le pousser rapidement. Il s'était mis à faire de la propagande radicale dans son régiment et à lire à ses dragons les feuilles révolutionnaires. Aussi, quand il fallut, dans l'armée, rétablir la discipline un instant ébranlée, on le choisit pour faire un exemple, et on le mit en retrait d'emploi. Au bout de dix-huit mois pourtant, on jugea l'expiation suffisante et sa demande de réintégration à l'activité fut admise par le ministère de la guerre. Une seule place était vacante : celle de capitaine en second à mon escadron. Sauvage dut l'accepter. Quand il me vit nommer chef du bureau arabe, il espéra que je lui céderais le commandement de l'escadron ; mais je ne l'entendais pas de cette oreille-là et, pour rien au monde, je n'aurais abandonné ma troupe. Le malheureux séchait d'envie, d'autant plus qu'aucune perspective d'expédition ne lui permettait d'espérer sortir d'une position fautive et réparer les dommages causés à sa carrière par ses imprudences politiques. Tôt ou tard une expli-

cation vive à ce sujet devait survenir entre nous. Elle se produisit, un soir, à la pension, en présence de nos camarades.

De but en blanc, il me dit brusquement que j'occupais une situation sans exemple dans l'armée, que je ne pouvais pas cumuler deux fonctions distinctes, et que quand un officier de mon grade était détaché pour un service spécial, il était de règle qu'il renonçât à la première classe, pour reprendre rang parmi les capitaines en second. J'aurais pu l'envoyer promener. Je préfèrai, sans me fâcher, lui adresser un petit discours fort net dont je me souviens encore : « Je ne suis pas la cause, lui dis-je, de vos déboires, et je ne suis pas chargé de les réparer. Je n'ai certes pas demandé à vous avoir comme capitaine en second dans mon escadron, et j'ai mis tous mes soins à ce que la situation, gênante pour moi, ne fût pas trop désagréable pour vous. Aujourd'hui, vous voulez changer les rôles et me prendre mon escadron? Eh bien, rappelez-vous ceci : Vous ne l'aurez pas. Si je suis à la fois capitaine-commandant et chef de bureau arabe, cela ne vous regarde pas. Cela vous regarde d'autant moins que je ne vous demande jamais rien en dehors de votre service réglementaire. Maintenant, faites tout ce que vous voudrez, réclamez si bon vous semble. En supposant que vos plaintes soient entendues, vous n'aurez pas pour cela gain de cause. Tout ce que vous pourrez obtenir, c'est que je sois mis en demeure d'opter entre le bureau arabe et l'escadron. Dans ce cas, j'opterai mille fois pour l'escadron. Ainsi, vous voilà bien prévenu, n'est-ce pas? »

Mon Sauvage, devant cette sortie, renonça à l'idée de me mettre à la porte, et chercha une autre combinaison pour abandonner ses fonctions de capitaine en second, car elles lui étaient devenues tout à fait insupportables, en raison même de son ancienneté qui le plaçait à la tête

de tous les capitaines du régiment. Cette combinaison, il la trouva pour son malheur.

Notre capitaine-trésorier Lefort, mort général de division en 1878, venait de passer comme major au 5^e de hussards. Faute de candidats dans le régiment, sa place avait été donnée à un lieutenant du 2^e de chasseurs d'Afrique, M. Toulrier, celui-là même qui, en 1844, avait eu à Oran, avec Chambry, un duel fameux.

Sans aptitudes particulières pour la comptabilité, il n'avait accepté que pour avoir le grade de capitaine, auquel on n'arrivait, même en Afrique, qu'assez tardivement, à moins de circonstances exceptionnelles, et il n'aspirait qu'à rentrer dans le service actif. Aussi accepta-t-il avec empressement de permuter avec Sauvage.

Déjà très compliquée, la comptabilité chez les spahis allait le devenir bien davantage encore, quand on inaugura le système des Smalas dont je parlerai bientôt, et qui entraîna le paiement en argent des rations de fourrage.

Sauvage n'était pas un comptable émérite, mais il trouva dans son bureau un maréchal des logis, nommé Môle, qui avait la bosse de la comptabilité, et qui, entré comme soldat secrétaire chez le capitaine Lefort, devait arriver rapidement au grade de lieutenant adjoint au trésorier. Et le nouveau capitaine-trésorier n'eut pour ainsi dire qu'à signer les pièces, les yeux fermés. On me pardonnera d'anticiper sur les événements, pour en finir tout de suite avec la lamentable histoire de Sauvage.

Les comptes du 1^{er} de spahis passaient pour des modèles, et Sauvage passa lui-même bientôt pour un trésorier excellent, à ce point qu'en 1854, son ancienneté aidant, il fut nommé chef d'escadrons au 2^e de chasseurs d'Afrique, à Oran. Au lieu de rejoindre son poste, on le vit avec étonnement exercer encore, pen-